

LES ECRIVAINS ET LA GRANDE GUERRE - ANTHOLOGIE

Anthologie réalisée dans le cadre de la semaine d'échange « Images croisées de la Grande Guerre : mémoires artésiennes et parisiennes » entre le lycée Gambetta d'Arras et le lycée Van Dongen de Lagny-sur-Marne, du 16 au 19 mars 2009.

Anthologie réalisée par Fanny Capel, professeur de lettres au lycée Van Dongen et Lisa Sepel, responsable des activités pédagogiques au musée de l'Histoire vivante (Montreuil).

Textes choisis et commentés par les élèves de Première L2 du lycée Van Dongen. Préface rédigée à partir de leurs travaux.



SOMMAIRE

PRÉFACE	3
I. <u>DE BOUE, DE FER ET DE SANG</u>	
Henri Barbusse, <i>Le Feu</i> , 1916	6
Jules Romains, <i>Verdun</i> , 1938	7
Blaise Cendrars, <i>La main coupée</i> , 1946	8
Maurice Genevoix, <i>Ceux de 14</i> , livre I « Sous Verdun », 1916	9
II. <u>LE FEU</u>	
Ernst Jünger, <i>Orages d'acier</i> , 1923	11
Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i> , 1932, 2 extraits	13
Henri Barbusse, <i>Le Feu</i> , 1916, 2 ^{ème} extrait	15
Ernst Jünger, <i>Orages d'acier</i> , 1923, 2 ^{ème}	15
Roland Dorgelès, <i>Les Croix de Bois</i> , 1919	16
E.M. Remarque, <i>A l'Ouest rien de nouveau</i> , 1929	17
III. <u>LA MORT EN FACE</u>	
Jean Rouaud, <i>Les Champs d'honneur</i> , 1990	19
Blaise Cendrars, <i>La main coupée</i> , 1946, 2 ^{ème} extrait	20
Jean Giono, <i>Le Grand Troupeau</i> , 1931	21
E.M. Remarque, <i>A l'Ouest rien de nouveau</i> , 1929, 2 ^{ème} extrait	22
IV. <u>RÉVOLTES</u>	
Ernest Hemingway, <i>L'Adieu aux armes</i> , 1929	24
Trumbo Dalton, <i>Johnny s'en va-t-en guerre</i> , 1939	25
Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i> , 1932, 3 ^{ème} extrait	26
Roger Vercelet, <i>Capitaine Conan</i> , 1934	27
V. <u>À L'ARRIÈRE</u>	
Jean Giono, <i>Le Grand Troupeau</i> , 1931, 2 ^{ème} extrait	29
Marc Dugain, <i>La Chambre des officiers</i> , 1998	30
Henri Barbusse, <i>Le Feu</i> , 1916, 3 ^{ème} extrait	31
VI. <u>MÉMOIRES ET TRACES</u>	
Roland Dorgelès, <i>Les Croix de Bois</i> , 1919, 2 ^{ème} extrait	33
Jean Rouaud, <i>Les Champs d'honneur</i> , 1990, 2 ^{ème} extrait	34
Alice Ferney, <i>Dans le Guerre</i> , 2003	35
Claude Duneton, <i>Le Monument</i> , 2004	36
BIBLIOGRAPHIE	37
BIOGRAPHIES	38

PRÉFACE

La guerre a depuis toujours constitué un des thèmes majeurs de la littérature – depuis *Illiade* d’Homère et les chansons de geste médiévales. Mais la Grande Guerre, massacre inédit qui a sacrifié une génération entière, a marqué les consciences en surpassant les précédentes en horreur, en inventions dévastatrices, en inhumanité et en laissant entrevoir la folie des hommes et le risque d’une Apocalypse. En 1919, Paul Valéry résumait ce sentiment collectif d’une phrase : « Nous autres civilisations, savons aujourd’hui que nous sommes mortelles ».

Une première série d’« écrivains-combattants » ont souhaité poser des mots sur une expérience traumatisante qu’ils ont partagée avec des millions d’autres (500 écrivains sont morts au front). Dès 1916, avec la parution du *Feu* d’Henri Barbusse, on assiste à la prolifération de témoignages pris sur le vif, à partir de carnets et de journaux tenus dans les tranchées (Barbusse, Genevoix, Jünger). Plus tard, dans les années 1930-1940, apparaissent des récits rétrospectifs qui adoptent un recul nécessaire et introduisent une dose plus forte de fiction (Remarque, Giono, Céline). Puis un silence se fait sur ce thème dans la littérature. Dans les années 1990, avec la disparition des derniers poilus, on observe un regain d’intérêt pour la Grande Guerre de la part de romanciers nés bien après le conflit. Ces romans prennent souvent la forme d’enquêtes familiales (Rouaud, Simon), voire policières (Daeninckx, Japrisot), répondant à un devoir de mémoire : à l’aube d’un nouveau siècle, on fait le bilan du siècle finissant qui débuta véritablement sur « les champs d’honneur » de 14-18.

Les textes qui suivent appartiennent indifféremment à ces trois vagues : ils n’ont d’ailleurs pas été choisis pour leur portée historique, toujours contestable, mais pour l’émotion qui s’en dégage. Au-delà des différences d’époque et de style, on s’aperçoit que les thèmes abordés sont toujours sensiblement les mêmes, et c’est pourquoi les textes ont été classés en six rubriques thématiques, évoquant successivement la vie quotidienne des soldats dans les tranchées (« De boue, de fer et de sang »), les combats (« Le Feu »), l’expérience familière de la mort (« La mort en face »), le rejet d’un conflit jugé absurde (« Révoltes »), la vie des civils loin du front (« A l’arrière ») et les traces laissées par le conflit dans les corps et les esprits (« Mémoires et traces »).

Chaque auteur a sa propre vision de la guerre : si Giono montre l’horreur et l’inutilité de la guerre, Apollinaire y voit une troublante beauté, qui lui rappelle celle de Lou, la femme aimée. Presque tous les récits, cependant, critiquent la guerre et expriment la nécessité de ne plus jamais recommencer une telle boucherie, symbole du Mal absolu. Certains récits sont optimistes, comme celui de Japrisot qui voit l’amour triompher ; à l’inverse, le héros du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, Bardamu, a l’impression de revivre la guerre partout où il

se rend : au travail ou en amour, en France, en Afrique ou en Amérique, il s'agit toujours de « tuer ou de se faire tuer ».

Certains ouvrages sont plus innovants que d'autres, comme Céline qui emploie le langage parlé tout au long du récit pour exprimer le dégoût que l'existence lui inspire, ou Giono qui, en adoptant une structure complètement éclatée mêlant les années et les lieux, cherche à reproduire, selon ses propres termes, le « tohu-bohu de la guerre ». La Grande Guerre fut une expérience indicible, horreur et confusion mêlées : il a fallu, pour en rendre compte, inventer une langue littéraire nouvelle. Cela pose le problème de la véracité de ces récits : Barbusse n'a-t-il pas exagéré les atrocités de la guerre pour défendre son idéal pacifiste, comme le lui a reproché Norton Cru dans son essai *Témoins* paru en 1930 ? Au-delà des noms, des chiffres, des dates, des faits fournis par les documents historiques, les écrivains nous parlent de la guerre vécue – et c'est toute la force de la littérature que de faire entendre la voix des poilus au cœur de l'action (*Le Feu, Cris...*), de donner chair à des noms de disparus gravés dans la pierre (*Le Monument*) ou de nous mettre dans la peau d'une gueule cassée (*La chambre des officiers*), d'une femme esseulée (*Le Grand Troupeau*), ou même d'un chien qui attend son maître (*Dans la guerre*). Bonne lecture !

D'après les travaux de Camille, Julie, Marie, Marine, Diane, Mélissa, Gustave...

I. DE BOUE, DE FER ET DE SANG

« Ce que nous avons fait...En vérité, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes. Et nous l'avons fait ».

(Maurice Genevoix, *Ceux de 14*)

Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916

« C'est la tranchée... »

Henri Barbusse est l'un des premiers écrivains à avoir osé raconter la réalité de cette guerre, perçue de l'intérieur. Les sentiments, sensations et émotions des soldats sont évoqués de façon saisissante : le frôlement des rats, l'odeur de cadavres... Barbusse dévoile toute l'horreur vécue dans les tranchées. Il soumet le lecteur aux tensions des combats les plus intenses, il témoigne du supplice de l'attente lors des guets et la proximité de la mort quotidienne. Le dégoût, la perte de confiance, la peur, le sang, la haine, tout ce que les survivants n'ont pas forcément pu exprimer est magnifiquement raconté dans ce roman, témoignage pacifiste publié en pleine guerre, défi retentissant à la censure et à la propagande qui reçut le prix Goncourt 1916. Dans ce passage situé au début du roman, apparaît l'inoubliable figure du « poilu » dans sa tranchée. (Paula)

La terre ! Le désert commence à apparaître, immense et plein d'eau, sous la longue désolation de l'aube. Des mares, des entonnoirs, dont la bise aiguë de l'extrême matin pince et fait frissonner l'eau ; des pistes tracées par les troupes et les convois nocturnes dans ces champs de stérilité et qui sont striées d'ornières luisant comme des rails d'acier dans la clarté pauvre ; des amas de boue où se dressent çà et là quelques piquets cassés, des chevalets en X, disloqués, des paquets de fil de fer roulés, tortillés, en buissons. Avec ses bancs de vase et ses flaques, on dirait une toile grise démesurée qui flotte sur la mer, immergée par endroits. Il ne pleut pas, mais tout est mouillé, suintant, lavé, naufragé, et la lumière blafarde a l'air de couler.

On distingue de longs fossés en lacis où le résidu de nuit s'accumule. C'est la tranchée. Le fond en est tapissé d'une couche visqueuse d'où le pied se décolle à chaque pas avec bruit, et qui sent mauvais autour de chaque abri, à cause de l'urine de la nuit. Les trous eux-mêmes, si on s'y penche en passant, puent aussi, comme des bouches.

Je vois des ombres émerger de ces puits latéraux, et se mouvoir, masses énormes et difformes : des espèces d'ours qui pataugent et grognent. C'est nous.

Nous sommes emmitouflés à la manière des populations arctiques. Lainages, couvertures, toiles à sac, nous empaquettent, nous surmontent, nous arrondissent étrangement. Quelques-uns s'étirent, vomissent des bâillements. On perçoit des figures, rougeoyantes ou livides, avec des salissures qui les balafrent, trouées par les veilleuses d'yeux brouillés et collés au bord, embroussaillées de barbes non taillées ou encrassées de poils non rasés.

Jules Romains, Verdun, 1938

« Ce ravin d'Haudromont était scandaleusement inhabitable... »

Verdun fait partie du cycle romanesque Les hommes de bonne volonté, vaste fresque sociale où la grande Histoire se mêle aux petites. Ce volume raconte l'expérience de plusieurs soldats partis au front, durant la Première Guerre mondiale. Le lieutenant Jerphanion, en permission, retrouve son ami Jallez et lui raconte ce qu'il a vécu chaque jour dans les tranchées de Verdun, avec beaucoup d'émotion et d'amertume. J'ai choisi ce passage car le personnage prend du recul, il démystifie cette bataille devenue historique. Loin d'être épique, le quotidien du poilu s'avère minable, dérisoire. (Cynthia)

Qu'est-ce qui m'a le plus démoralisé durant cette période ? Oh ! Même pas les trois jours de famine. Je crois bien que c'est l'état dans lequel était ce secteur qu'on nous donnait à garder, l'aspect lamentable de ces trous qu'on osait appeler nos tranchées... oui la pauvreté de tout cela, l'absence d'organisation, de prévision ; et le travail que nous avons dû faire pour creuser hâtivement, sous les sifflements d'obus des deuxièmes, des troisièmes lignes, que ces feignants de la Région Fortifiée avaient eu six mois, un an, pour préparer, sans même s'exposer aux marmites ; un travail qui s'ajoutait à l'épuisement de la faction, des alertes, des corvées... D'abord c'est incroyable comme on peut s'attacher, accorder du prix à ce qu'il y a d'organisé, d'humain dans un secteur ; surtout bien entendu quand on le pratique pendant longtemps, et que chaque fois qu'on y remonte on retrouve des habitudes, des petites manies qu'on y a laissées. Mais même s'il est nouveau pour vous, les habitudes, les petites manies du prédécesseur ont fait le lit des vôtres. Le lieu est habitable, même s'il y pleut des obus. Ce ravin d'Haudromont était scandaleusement inhabitable... Il y a encore ceci, qu'en arrivant là-haut, je m'attendais, comme disent les journalistes, à « entrer dans le fournaise de Verdun ». Tu comprends ? Obus de tous les cotés, bataille dans les bois, avances, reculs ; attaques, contre-attaques ; une avalanche de périls massifs... donc, certainement quelque chose de plus terrible que ce que nous avons trouvé... des rafales d'émotions plus répétées et plus violentes...

Blaise Cendrars, *La main coupée*, 1946

**« A trente ans de distance, je nous vois comme des
poux dans une tête... »**

La main coupée de Blaise Cendrars est un roman autobiographique écrit trente ans après le conflit. Son titre fait référence à la mutilation que l'auteur dut subir après avoir été blessé au cours de la Première Guerre mondiale. Nous vivons le quotidien des soldats à travers les différents portraits- hommages que fait Blaise Cendrars de ses propres camarades, pour la plupart tués au combat. Dans cet extrait à la tonalité presque fantastique, l'imagination de l'auteur assimile les poilus torturés par les poux à la vermine- même qui les ronge – symbole ultime de la déshumanisation. Ici, la compassion n'empêche pas l'humour. (Emilie et F. Capel)

Quand je pense à mes hommes nichés dans les différents trous du secteur de Tilloloy, à trente ans de distance, je nous vois comme des poux dans une tête. Que faisons-nous là ? On mourait d'ennui en proie à la nostalgie de la femme. Est-ce que les poux sont nostalgiques ? Ce sont des égoïstes. Mais que peut-on savoir des poux ? Quand on les regarde à la loupe, comme je vois aujourd'hui mes camarades, chacun de nous dans son trou individuel, chacun semble immobile, épais. Certains sont translucides, avec une croix de fer dans le dos, ce sont les poux allemands ; d'autres laissent voir leur estomac ou leur appareil de digestion, un ténu filigrane, ce sont les vieux briscards, nous les appelions les « engagés volontaires », comme nous, d'autres sont légèrement bleutés et paraissent plus délicats, ce sont les tunisiens, les plus insinuants. Les poux rouges sont les poux de cochon – il y en avait beaucoup chez nous. Comme une mouche qui se gratte le ventre puis se passe les pattes sur les élytres, parfois un pou se passe une patte sur sa tête chauve, exactement comme Rossi faisait quand il écrivait à sa femme, fourrageant sa longue barbe à poux et se grattant le sommet du crâne qu'il avait nu comme un genou. A quoi pouvait-il bien penser, ce goinfre, notre bon géant, et que pouvait-il écrire à Madame Rossi ? Et les autres, tous les autres, que pouvaient-ils bien écrire à longueur de journée, qu'ils allaient bientôt venir en permission ?... On voyait les hommes s'égailler dans les tranchées, à la recherche d'un petit coin confortable et s'isoler pour pondre, et se mettre à écrire et à se gratter, à se gratter non pas à cause des poux qui les dévoraient, mais pour attraper une idée ou un mot entre le pouce et l'index. Parfois un homme laissait tout de même tomber son stylo pour se mettre sérieusement à la chasse aux poux. On le voyait alors se déshabiller, inspecter les coutures de son pantalon ou les plis de son ventre et on l'entendait pousser des jurons de colère quand il écrasait une colonie de poux et de larves dans l'ourlet du pantalon et des cris de triomphe quand il réussissait à arracher un morpion de la peau du ventre. Il reprenait alors sa lettre en surveillant son linge intime. Qu'est-ce qu'un pauvre bougre pouvait bien écrire à sa femme ou sa dulcinée dans de pareilles conditions sinon de la poésie ? L'amour aussi est une hantise et vous démange et vous dévore vif comme les poux.

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, livre I « Sous Verdun », 1916

« Faut pas qu'on s' plaigne. Y a d'bons moments... »

Le lieutenant Maurice Genevoix, mobilisé à 24 ans, noircit des carnets entiers sur le front. Entre 1918 et 1921, il publie cinq récits tirés de ces impressions prises sur le vif, à Verdun et aux Eparges. A un réel enthousiasme - il est vrai mêlé à la peur, mais avec tout de même un fort sentiment patriotique et surtout avec la certitude d'agir pour le bien de tous - le découragement succède peu à peu. Et alors que le soldat découvre l'hiver et la boue et que les assauts se font de plus en plus sanglants, c'est le sentiment général qui évolue : l'ennui, l'horreur et l'incertitude quant à l'avenir des combats, à la propre vie des soldats, deviennent prédominants. Cependant, le récit n'est pas dénué d'humour et il est ponctué de moments heureux, que l'auteur passe en compagnie de son fidèle ami Robert Porchon et de ses camarades du 106, à qui le livre est destiné. Le moment du « rata » (le repas) en commun sonne celui du réconfort. (Marie)

Les cuistots sans hâte, rassemblent les campements, les sceaux de toile, les bouthéons. Pondérés, méticuleux, ils savent le prix des choses, et qu'un plat qu'on égare se remplace moins aisément qu'un homme qui tombe.

« Au revoir, les poteaux ! dit Pinard. Et à c'soir. »

Puis à ses hommes :

« Tout y est, vous aut'es ? En avant ! »

Ils s'enfoncent dans le layon. Des voix les suivent :

« Vous tâcherez d'nous mijoter quéqu'chose de *maous* !

- Qu'ça s'tienne bien, surtout avec beaucoup d'patates autour ! »

Les hommes, heureux rient de se regarder l'un l'autre.

« Ah ! dsi donc, si on va s'taper la cerise !

- Et pagnoter dans du bon foin !

- Tu vois p'tit, faut pas qu'on s'plaigne. Y a pas toujours que d'la misère. Y a d'bons moments... »

C'est sans doute un pauvre bonheur que celui que nous attendons : un peu de tiédeur à notre chair, un peu de calme à nos coeurs. Mais seulement de l'attendre, nous sommes transfigurés. Nous nous sentons légers, soulevés d'une reconnaissance sans objet. Et des larmes me viennent aux yeux, simplement parce qu'un de mes hommes, à mi-voix et comme à lui même, reedit les mots qu'il a dits tout à l'heur :

« Faut pas qu'on s'plaigne. Y a d'bons moments... ».

II. LE FEU

« Maintenant, c'était la guerre de matériel qui nous attendait, avec son déploiement de moyens titanesques »

(Ernst Jünger, *Orages d'acier*)

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, 1923

« C'était comme l'apparition d'un fantôme en plein midi... »

Ce récit, tiré d'un journal de guerre, raconte le quotidien d'un soldat allemand pendant quatre ans, rythmé par les déplacements du front. Au début, Ernst Jünger est un « bleu », un aspirant naïf qui voit la guerre comme une sorte d'aventure excitante. Plus le roman avance, plus il mûrit : il monte en grade et découvre la souffrance et l'horreur. Mais il ne cache pas non plus sa fascination pour la guerre, et montre que l'héroïsme reste possible - par exemple, à la fin, lors de la débâcle allemande, grièvement blessé au poumon, il est sauvé par ses camarades qui se sacrifient pour lui. Ce livre ne dénonce pas la guerre, il la raconte assez froidement, d'un point de vue distancié et lucide. Cet extrait évoque les premiers jours au front de l'aspirant Jünger, parti comme tant d'autres « la fleur au fusil », et sa première découverte de la réalité brutale de la guerre. (Alice et F. Capel)

Le train fit halte à Bazancourt, petite ville de Champagne. Nous descendîmes. Pleins d'un respect incrédule, nous tendîmes l'oreille au rythme lent des laminoirs du front, mélodie qui, durant de longues années, allait nous devenir familière. Très loin, la boule blanche d'un shrapnell fondait dans le ciel gris de décembre. L'haleine du combat nous frôlait et faisait courir en nous un étrange frisson. Sentions-nous que nous allions presque tous être engloutis, en des jours où ce grondement sourd, derrière l'horizon, s'enflerait en tonnerre au roulement continu ? D'abord l'un, puis l'autre ?

Nous avons quitté les amphithéâtres, les bancs de l'école, les établis, et les brèves semaines d'instruction nous avaient fondus en un grand corps brûlant d'enthousiasme. Elevés dans une ère de sécurité, nous avons tous la nostalgie de l'inhabituel, du grand péril. La guerre nous avait donc saisis comme une ivresse. C'est sous une pluie de fleurs que nous étions partis, grisés de roses et de sang. Nul doute que la guerre ne nous offrît la grandeur, la force, la gravité. Elle nous apparaissait comme l'action virile : de joyeux combats de tirailleurs, dans des prés où le sang tombait en rosée sur les fleurs. «Pas de plus belle mort au monde» Ah, surtout, ne pas rester chez soi, être admis à cette communion ! (...).

Notre premier jour de guerre ne devait pas finir sans nous laisser sur une impression décisive : nous étions assis dans les salles d'école qu'on nous avait données pour quartiers, en train de déjeuner. Soudain, une série de grondements sourds et proches nous secoua, tandis que de toutes les maisons les soldats couraient vers l'entrée du village. Nous suivîmes leur exemple sans trop savoir pourquoi. Une seconde fois, nous entendîmes passer au-dessus de nos têtes comme des battements d'ailes et des ronflements qui se perdirent dans un fracas assourdissant. Je m'étonnai de

voir les hommes, autour de moi, rentrer la tête dans les épaules, en pleine course, comme sous le coup d'une menace terrible. Tout cela me paraissait assez ridicule ; un peu comme quand on voit des gens s'affairer sans comprendre ce qu'ils font.

Le moment d'après, des groupes sombres apparurent dans la rue déserte, portant sur des bâches ou sur leurs mains croisées des ballots noirs. J'eus une sensation étouffante d'irréalité quand mes regards se fixèrent sur une forme humaine, ruisselante de sang, dont la jambe pendait du corps sous un angle bizarre, et qui poussait sans arrêt de rauques appels à l'aide, comme si la mort subite la tenait encore à la gorge. On la traîna dans une maison, à l'entrée de laquelle pendait le drapeau de la Croix-Rouge. Que se passa-t-il à ce moment ? La guerre avait montré ses griffes et jeté son masque de bonhomie. Comme tout cela était mystérieux, impersonnel ! À peine songeait-on à l'ennemi, cet être énigmatique, perfide, quelque part derrière l'horizon. Cet épisode, entièrement neuf pour nous, eut sur nos esprits un effet si violent qu'il nous fallut un effort pour en saisir le contexte. C'était comme l'apparition d'un fantôme en plein midi.

Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932

« Je ne leur avais rien fait aux Allemands... »

Autre baptême du feu... Voyage au bout de la nuit de Louis Ferdinand Céline est un roman autobiographique qui raconte l'histoire de Ferdinand Bardamu : après l'expérience traumatisante des champs de bataille de la guerre de 14, cet anti-héros rencontrera partout la misère humaine, de l'enfer raciste des colonies jusqu'à l'hôpital de banlieue, en passant par les mirages de l'Amérique industrielle. Cet extrait se trouve au début du roman, c'est la première confrontation de Ferdinand avec les Allemands, au cours de laquelle il éprouve un sentiment d'irréalité, d'absurdité totale. J'ai choisi cet extrait car il montre l'impréparation, la naïveté des jeunes engagés. (Gustave)

Tout au loin sur la chaussée, aussi loin qu'on pouvait voir, il y avait deux points noirs, au milieu, comme nous, mais c'était deux Allemands bien occupés à tirer depuis un bon quart d'heure.

Lui notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu'ils savaient, mais moi, vraiment, je savais pas. Aussi loin que je cherchais dans ma mémoire, je ne leur avais rien fait aux Allemands. J'avais toujours été bien aimable et bien poli avec eux. Je les connaissais un peu les Allemands, j'avais même été à l'école chez eux, étant petit, aux environs de Hanovre. J'avais parlé leur langue. C'était alors une masse de petits crétins gueulars avec des yeux pâles et furtifs comme ceux des loups ; on allait toucher ensemble les filles après l'école dans les bois d'alentour, et on tirait aussi à l'arbalète et au pistolet qu'on achetait même quatre marks. On buvait de la bière sucrée. Mais de là à nous tirer maintenant dans le coffret, sans même venir nous parler d'abord et en plein milieu de la route, il y avait de la marge et même un abîme. Trop de différence.

La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas. Ca ne pouvait pas continuer.

Il s'était donc passé dans ces gens-là quelque chose d'extraordinaire ? Que je ne ressentais, moi, pas du tout. J'avais pas dû m'en apercevoir. . .

Mes sentiments toujours n'avaient pas changé à leur égard. J'avais comme envie malgré tout d'essayer de comprendre leur brutalité, mais plus encore j'avais envie de m'en aller, énormément, absolument, tellement tout cela m'apparaissait soudain comme l'effet d'une formidable erreur.

Tous les écrivains-combattants ont tenté d'exprimer les sensations infernales procurées par cette guerre d'artillerie inédite, caractérisée par des bombardements et mitraillages intenses, déploiement d'un massacre industriel sans précédent. Trois extraits pour illustrer les « orages d'acier » et le « feu » qui ont donné le titre à deux de ces récits de guerre, dans lesquels le sentiment d'irréalité domine. (Camille, Paula et F. Capel)

Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

« Rien que du feu et puis du bruit avec... »

Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini, que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.

J'ai quitté ces lieux sans insister.

Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête, et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par-derrière. Ils avaient l'air de me quitter, et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours, mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglou comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé. Tant pis pour lui ! S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé. Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble.

Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916

« J'eus une rapide et étrange vision... »

- Halte !

Une fusillade intensive, furieuse, inouïe, battait les parapets de la tranchée où on nous fit arrêter en ce moment-là.

- Fritz en met ! I'craint une attaque; i's'affole ! C'qu'il en met !

C'était une grêle dense qui fondait sur nous, hachait terriblement l'espace, raclait et effleurait toute la plaine. Je regardai à un créneau. J'eus une rapide et étrange vision : Il y avait, en avant de nous, à une dizaine de mètres au plus, des formes allongées, inertes, les unes à coté des autres - un rang de soldats fauchés- et arrivant en nuée, de toutes parts, les projectiles criblaient cet alignement de morts ! Les balles qui écorchaient la terre par raies droites en soulevant de minces nuages linéaires, trouaient, labouraient les corps rigidement collés au sol, cassaient les membres raides, s'enfonçaient dans des faces blafardes et vidées, crevaient, avec des éclaboussements, des yeux liquéfiés et on voyait sous la rafale se remuer un peu et se déranger par endroits la file des morts.

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, 1923

« Un pandémonium qui affolait les yeux et les oreilles... »

Les gros et les petits calibres, percutants, fusants, à retardement, non éclatés, culots et shrapnells s'unissaient en un pandémonium qui affolait les yeux et les oreilles. Cependant, des troupes de renfort, évitant par la droite et la gauche la marmite infernale du village, se hâtaient vers l'avant.

A Fresnoy, les geysers de terre, hauts comme des clochers, se suivaient à la file, et chaque seconde semblait vouloir renchérir sur la précédente. Comme par magie, les maisons étaient l'une après l'autre aspirées par le sol ; les murs crevaient, les pignons croulaient et des charpentes sans toiture étaient projetées en l'air, fauchant à travers les toits voisins. Des essaims d'éclats dansaient au-dessus de blanches traînées de fumée. L'œil et l'oreille étaient comme fascinés par cette destruction tourbillonnante.

Roland Dorgelès, *Les Croix de Bois*, 1919

« Il agitait sa ceinture d'un grand geste rouge... »

Le roman Les Croix de Bois de Roland Dorgelès se lit comme un hommage aux poilus que l'auteur a côtoyés. C'est la guerre 1914-1918 vue à travers leur regard. L'horreur de la guerre y est dépeinte, mais aussi le quotidien des soldats lors de missions périlleuses, comme lors des journées de repos ou des nombreuses marches et attentes avant les combats, et même le retour de l'un deux à la vie civile. On s'attache à des personnages charismatiques, souvent drôles et bourrus : Jacques Larcher, le narrateur, un engagé volontaire (c'est sous ce nom que se cache en réalité Roland Dorgelès) ; Bréval, le caporal ; Fouillard, l'un des deux cuisiniers ; Bouffioux, appelé le « gros Bouffioux », un peu simplet, cuisinier qui se sert de son rôle pour ne pas aller combattre ; Belin, dit « le petit Belin » ; Broucke, le « chtimi » qui fait rire tout le monde ; Sulphart et Lemoine, deux camarades qui ne se quittent jamais ; et Gilbert Demachy, un engagé volontaire qui dès son arrivée se lie d'amitié avec Jacques Larcher et va se révéler être l'un des soldats les plus courageux. Le passage que j'ai choisi raconte l'exploit d'un soldat qui fait preuve d'une bravoure et d'une endurance hors du commun lors d'un affrontement. J'ai choisi cet extrait car c'est un moment marquant du livre, qui montre un de ces héros anonymes qui restent seulement dans les mémoires de leurs camarades. C'est l'un des moments les plus émouvants du livre. (Viktor)

Entre deux salves, on vit quelque chose s'agiter dans les trous d'obus, une forme se relever, un des survivants avait dénoué sa ceinture de flanelle, une large ceinture rouge, et, agenouillé sur le bord de son trou, à trente pas des Allemands, il agitait son fanion, le bras levé très haut.

- Rouge ! Il demande qu'on allonge le tir, cria la tranchée.

Secs, tragiques, des coups de mauser claquèrent. Le soldat s'était recouché, touché peut-être... Des obus piochèrent encore le point maudit, arrachant un tourbillon de terre dans la fumée lourde. Anxieux, nous attendions que le nuage s'écartât...

Non, il n'était pas mort. L'homme se redressait en levant le bras très haut, il agitait sa ceinture d'un grand geste rouge. Encore une fois les Boches tirèrent. Le soldat retomba... On hurlait...

- Salauds ! Salauds !

- Il faut attaquer, criait Gilbert hagard.

Entre deux bordées de tonnerre, le soldat se relevait toujours, son fanion au poing, et les balles ne le faisaient coucher qu'un instant. « Rouge ! Rouge ! » répétait la ceinture agitée. Mais notre artillerie prise de folie continuait de tirer, comme si elle eût voulu les broyer tous. Les obus encerclaient le groupe terré, se rapprochaient encore, allaient les écraser...

Alors, l'homme se leva tout droit, à découvert, et d'un grand geste fou, il brandit son fanion, au-dessus de sa tête, face aux fusils. Vingt coups partirent. On le vit chanceler et il s'abattit, le corps cassé, sur les fils acérés dont les liens le reçurent.

E.M. Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau*, 1929

« Nous sommes devenus des animaux dangereux... »

A l'Ouest rien de nouveau est un roman allemand racontant l'histoire de Paul Bäumer, le narrateur, ainsi que de ses camarades de classe, tous des jeunes d'à peine 20 ans partant pour le front sous l'influence de leur professeur. Les atrocités de la guerre vont vite changer leur manière d'aborder ou de voir les choses. Paul estimera tout avoir perdu: « Les mois et les années peuvent venir. Ils ne me prendront plus rien. Ils ne peuvent plus rien me prendre. » Ce livre illustre bien les sentiments et les comportements divers que la guerre suscite chez l'être humain : il y a la camaraderie, « ce que la guerre produit de meilleur ». Mais ce livre contient aussi une approche de la mort et de la violence sans tabou : pour ces jeunes gens, la « première profession dans l'existence » a été de tuer, la « science de la vie se réduit à la mort ». Au front, des complexes disparaissent, l'homme révèle une violence animale enfouie. Toutes ces réflexions rendent le livre d'une dureté magnifique. (Solène)

Nous sommes devenus des animaux dangereux, nous ne combattons pas, nous nous défendons contre la destruction. Ce n'est pas contre des humains que nous lançons nos grenades, car à ce moment-là nous ne sentons qu'une chose : c'est que la mort est là qui nous traque, sous ces mains et ces casques. C'est la première fois depuis trois jours que nous pouvons la voir en face : c'est la première fois depuis trois jours que nous pouvons nous défendre contre elle. La fureur qui nous anime est insensée ; nous ne sommes plus couchés, impuissants sur l'échafaud, mais nous pouvons détruire et tuer, pour nous sauver... pour nous sauver et nous venger.

Nous nous dissimulons derrière chaque coin, derrière chaque support de barbelés et, avant de nous retirer un peu plus loin, nous lançons dans les jambes de nos assaillants des paquets d'explosions. Le craquement sec des grenades se répercute puissamment dans nos bras et dans nos jambes ; repliés sur nous-mêmes comme des chats, nous courons, tout inondés par cette vague qui nous porte, qui nous rend cruels, qui fait de nous des bandits de grand chemin, des meurtriers et, si l'on veut, des démons, - cette vague qui multiplie notre force au milieu de l'angoisse, de la fureur et de la soif de vivre, qui cherche à nous sauver et qui même y parvient. Si ton père se présentait là avec ceux d'en face, tu n'hésiterais pas à lui balancer ta grenade en pleine poitrine.

III. LA MORT EN FACE



Th. A. Steinlen, *Nid de blessés*, eau-forte, 1917, musée de l'Histoire vivante, Montreuil.

**« C'est un banquet que s'offre la terre
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles
La terre a faim et voici son festin de Balthasar cannibale »**

(Guillaume Apollinaire, « Merveille de la guerre »)

Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*, 1990

« **Au-dessus d'Ypres s'étalait une horrible tache verdâtre...** »

Les Champs d'honneur de Jean Rouaud traite de la Grande Guerre d'une façon tout à fait singulière. Il s'agit d'une sorte de biographie familiale, construite selon une chronologie à rebours. Les morts rapprochés du père, de la grande-tante et du grand-père maternel du narrateur ravivent le souvenir de la disparition de deux frères de la famille, Emile et Joseph (les grands-oncles), au front en 1916. L'existence de ces deux frères sacrifiés et l'impact énorme de la Grande Guerre sur la famille de l'auteur ne nous sont dévoilés qu'à la fin du récit. Dans ce passage, on assiste à la tristement célèbre bataille d'Ypres, où furent utilisés pour la première fois les gaz de combat le 22 avril 1915. L'auteur réussit le tour de force de mêler une réflexion métaphysique sur cet événement, et les sensations atroces éprouvées par le soldat gazé. (Zoé et F. Capel)

C'est ainsi que Joseph vit se lever une aube olivâtre sur la plaine d'Ypres. Dieu, ce matin-là, était avec eux. Le vent complice poussait la brume verte en direction des lignes françaises, pesamment plaquée au sol, grand corps mou épousant les moindres aspérités du terrain, s'engouffrant dans les caractères, avalant les bosses et les frises de barbelés, verticale comme celle en mer Rouge qui engloutit les chars de l'armée du pharaon.

L'officier ordonna d'ouvrir le feu. Il présumait que derrière ce leurre se dissimulait une attaque d'envergure. C'était sans doute la première fois qu'on cherchait à tuer le vent. La fusillade libéra les esprits sans freiner la progression de l'immense nappe bouillante, méthodique, inexorable. Et maintenant qu'elle était proche à les toucher, levant devant leurs yeux effarés un bras dérisoire pour s'en protéger, les hommes se demandaient quelle nouvelle cruauté on avait encore inventée pour leur malheur. Les premiers filets de gaz se déversèrent dans la tranchée.

Voilà. La terre n'était plus cette uniforme et magnifique boule bleue que l'on admire du fond de l'univers. Au-dessus d'Ypres s'étalait une horrible tache verdâtre. Oh, bien sûr, l'aube de méthane des premiers matins du monde n'était pas hospitalière, ce bleu qu'on nous envie, lumière solaire à nos yeux diffractée, pas plus que nos vies n'est éternel. Il virera selon les saisons de la nature et l'inclémence des hommes au pourpre ou au safran, mais cette coloration pistache le long de l'Yser relevait, elle, d'une intention maléfique. Maintenant le brouillard chloré rampe dans le lacis des boyaux, s'infiltre dans les abris de simple planches à cheval sur la tranchée, se niche dans les trous de fortune, s'insinue entre les cloisons rudimentaires des casemates, plonge au fond des chambres souterraines jusque-là préservées des obus, souille le ravitaillement et les réserves d'eau, occupe sans répit l'espace, si bien que la recherche frénétique d'une bouffée d'air pur est désespérément vaine, confine à la folie dans des souffrances atroces. Le premier réflexe est d'enfouir le nez dans la vareuse, mais la provision d'oxygène y est si réduite qu'elle s'épuise en trois inspirations. Il faut ressortir la tête et, après de longues secondes d'apnée, inhaler l'horrible mixture. Nous n'avons jamais vraiment écouté ces vieillards de vingt ans dont le témoignage nous aiderait à remonter les chemins de l'horreur : l'intolérable brûlure aux yeux, au nez, à la gorge, de suffocantes douleurs dans la poitrine, une toux violente qui déchire la plèvre

et les bronches, amène une bave de sang aux lèvres, le corps plié en deux secoué d'âpres vomissements, écroulés recroquevillés que la mort ramassera bientôt, piétinés par les plus vaillants qui tentent, mais au rebord de la tranchée, de se hisser au-dehors, de s'extraire de ce grouillement de vers humains, mais les pieds s'emmêlent dans les fils téléphoniques agrafés le long de la paroi, et l'éboulement qui s'ensuit provoque la réapparition par morceaux de cadavres de l'automne sommairement enterrés dans le parapet, et à peine en surface c'est la pénible course à travers la brume verte et l'infect marigot, une jambe soudain aspirée dans une chape de glaise molle, et l'effort pour l'en retirer sollicite violemment les poumons, les chutes dans les flaques nauséabondes, pieds et mains gainés d'une boue glacière, le corps toujours secoué de râles brûlants, et, quand enfin la nappe est dépassé - O fraîche transparent de l'air, les vieilles recettes de la guerre par un bombardement intensif fauchent les rescapés.

Blaise Cendrars, *La Main coupée*, 1946

« Est-ce que je suis vraiment mort, caporal ? »

Le camarade Garnéro (voir p.8) survivra par miracle à l'explosion d'un obus : Blaise Cendrars, qui le croyait mort, ne le retrouve que dix ans plus tard. Le récit que fait alors Garnero de sa "résurrection" est haletant, terrifiant : nous éprouvons les sentiments d'un homme enterré vivant par ses propres amis ! (Emilie)

Je suffoquais. J'ai dû me débattre. Et je suis tombé dans le noir. Quand je suis revenu à moi il faisait encore grand jour. Je le devinais car je ne pouvais pas ouvrir les yeux. Cela me poissait sur les yeux. J'enrageais, je ne pouvais pas bouger, même pas remuer le petit doigt. Et je ne pouvais pas gueuler. J'avais toujours ma voix rentrée au fond de la gorge qui faisait boule et qui me suffoquait. Je ne pouvais pas respirer. Cela m'étranglait. Nom de Dieu, qu'est-ce qui avait bien pu m'arriver ? J'allais mourir. Je ne souffrais pas. Le sommet du crâne me brûlait. Mon cerveau était en feu. Je voyais rouge. Mais cela me poissait les paupières et je ne pouvais ouvrir les yeux. Surtout, je ne pouvais pas gueuler. Tu me vois, hein ? Mais c'était tout de même marrant car j'entendais tout ce qui se passait autour de moi, les bruits de la bataille, les explosions, les fusillades, des hommes qui se rapprochaient et qui s'éloignaient et, quelque part derrière moi, un pauvre type qui appelait sa maman d'une voix geignarde et pleurnicheuse. (...) Et vous m'avez soulevé pour me coucher à quelques pas de là dans un trou d'obus et vous m'avez enterré. C'est drôle, ça. Est-ce que je suis vraiment mort, caporal ? Je l'ai cru quand vous m'avez flanqué des pelletées de terre sur la figure et que je vous ai entendus vous éloigner. Oui, j'étais bien mort ou tout au moins en train de crever pour de bon, lentement, sûrement, et je tournais de l'oeil quand une douleur fulgurante m'a fait revenir à moi. C'était ce bon dieu d'obus qui m'a emporté la jambe et qui m'avait déterré et envoyer dinguer à 100 mètres. Alors, je me suis mis à gueuler. Oh, veine ! Ma voix sortait et l'on est venu le ramasser. Mais si vous, salauds, n'étiez pas venus me changer de place, jamais le deuxième obus ne m'aurait trouvé justement là pour me prendre la jambe et me rendre la voix, et j'aime mieux parler que courir.

Jean Giono, *Le Grand Troupeau*, 1931

« Les morts bougeaient... »

Dès ses premières pages, le roman allégorique Le Grand Troupeau file la métaphore de son titre : les hommes qui partent au front ressemblent à ce troupeau fou, sans berger, qui descend de la montagne à marche forcée, jusqu'à l'épuisement et la mort. On s'attache au sort de deux paysans provençaux, Jules et Joseph, et de leurs familles restées à la ferme, au fil d'une narration éclatée dans le temps et l'espace qui tente de refléter le « tohu-bohu de la guerre ». Dans cet extrait, à travers la vision d'apocalypse qu'est le champ de bataille après la bataille, sur lequel pourrissent les cadavres sans sépulture, Giono s'applique à montrer que la guerre a renversé l'ordre naturel : ici, ce sont les animaux – rats, vers, corbeaux – qui se nourrissent des hommes. (F. Capel)

Il y avait toujours une trêve du petit matin, à l'heure où la terre sue sa fumée naturelle. La rosée brillait sur la capote des morts. Le vent de l'aube, léger et vert, s'en allait droit devant lui. Des bêtes d'eau pataugeaient au fond des trous d'obus. Des rats, aux yeux rouges, marchaient doucement le long de la tranchée. On avait enlevé de là-dessus toute la vie, sauf celle des rats et des vers. Il n'y avait plus d'arbres et plus d'herbe, plus de grands sillons, et les coteaux n'étaient que des os de craie, tout décharnés. Ça fumait doucement quand même du brouillard dans le matin.

On entendait passer le silence avec son petit crépitement électrique. Les morts avaient la figure dans la boue, ou bien ils émergeaient des trous, paisibles, les mains posées sur le rebord, la tête couchée sur le bras. Les rats venaient les renifler. Ils sautaient d'un mort à l'autre. Ils choisissaient d'abord les jeunes sans barbe sur les joues. Ils reniflaient la joue puis ils se mettaient en boule et ils commençaient à manger cette chair d'entre le nez et la bouche, puis le bord des lèvres, puis la pomme verte de la joue. De temps en temps ils se passaient la patte dans les moustaches pour se faire propres. Pour les yeux, ils les sortaient à petits coups de griffes, et ils léchaient le trou des paupières, puis ils mordaient dans l'œil, comme dans un petit œuf, et ils le mâchaient doucement, la bouche de côté en humant le jus.

Quand l'aube n'était pas encore bien débarrassée, les corbeaux arrivaient à larges coups d'ailes tranquilles. Ils cherchaient le long des pistes et des chemins les gros chevaux renversés. A côté de ces chevaux, aux ventres éclatés comme des fleurs de câprier, des voitures et des canons culbutés mêlaient la ferraille et le pain, la viande de ravitaillement encore entortillée dans son pansement de gaze et les baguettes jaunes de la poudre à canon.

(...) Les morts bougeaient. Les nerfs se tendaient dans la raideur des chairs pourries et un bras se levait lentement dans l'aube. Il restait là, dressant vers le ciel sa main noire toute épanouie; les ventres trop gonflés éclataient et l'homme se tordait dans la terre, tremblant de toutes ses ficelles relâchées. Il reprenait une parcelle de vie. Il ondulait des épaules comme dans sa marche d'avant. Il ondulait des épaules, comme à son habitude d'avant quand sa femme le reconnaissait au milieu des autres, à sa façon de marcher. Et les rats s'en allaient de lui. Mais, ça n'était plus son esprit de vie qui faisait onduler ses épaules, seulement la mécanique de la mort, et au bout d'un peu, il retombait immobile dans la boue. Alors les rats revenaient.

E.M. Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau*, 1928

« Camarade, je ne voulais pas te tuer... »

Le héros, le jeune soldat allemand Paul Bäumer (voir p. 17), a poignardé un Français dans un corps-à-corps furieux et fulgurant. Pendant des heures, il le voit agoniser à côté de lui dans la tranchée. C'est alors que l'ennemi anonyme prend un visage humain – et le narrateur éprouve alors une poignante fraternité, et un terrible remords, à l'égard de celui qu'il vient d'assassiner. Il s'adresse à son cadavre...(F. Capel)

Le silence se prolonge. Je parle, il faut que je parle. C'est pourquoi je m'adresse à lui, en lui disant : « Camarade, je ne voulais pas te tuer. Si, encore une fois, tu sautais dans ce trou, je ne le ferai plus, à condition que toi aussi tu sois raisonnable. Mais d'abord tu n'as été pour moi qu'une idée, une combinaison née dans mon cerveau et qui a suscité une résolution ; c'est cette combinaison que j'ai poignardée. A présent je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette et à tes armes ; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? [...] Prends vingt ans de ma vie, camarade, et lève-toi... Prends-en davantage, car je ne sais pas ce que, désormais, j'en ferai encore. »

Tout est calme. Le front est tranquille, à l'exception du crépitement des fusils. Les balles se suivent de près ; on ne tire pas n'importe comment ; au contraire, on vise soigneusement de tous les côtés. Je ne puis pas quitter mon abri.

« J'écrirai à ta femme, dis-je hâtivement au mort. Je veux lui écrire ; c'est moi qui lui apprendrai la nouvelle ; je veux tout lui dire, de ce que je te dis ; il ne faut pas qu'elle souffre ; je l'aiderai, et tes parents aussi, ainsi que ton enfant... »

Son uniforme est encore entrouvert. Il est facile de trouver le portefeuille. Mais j'hésite à l'ouvrir. [...] Tant que j'ignore son nom, je pourrai peut-être encore l'oublier ; le temps effacera cette image. Mais son nom est un clou qui s'enfoncera en moi et que je ne pourrai plus arracher. [...] Sans savoir que faire, je tiens dans ma main le portefeuille. Il m'échappe et s'ouvre. Il en tombe des portraits et des lettres. [...] Ce sont les portraits d'une femme et d'une petite fille [...] A côté [...], il y a des lettres. Je les sors et j'essaie de les lire. Je ne comprends pas la plupart des choses ; c'est difficile à déchiffrer et je ne connais qu'un peu de français. [...] Ma tête est en proie à une violente surexcitation. Mais j'ai encore assez de clarté d'esprit pour comprendre qu'il ne me sera jamais permis d'écrire à ces gens là, comme je le pensais précédemment. C'est impossible. Je regarde encore une fois les portraits ; ce ne sont pas des gens riches. Je pourrai leur envoyer de l'argent anonymement, si plus tard j'en gagne un peu ? Je m'accroche à cette idée [...] Ce mort est lié à ma vie [...] ; je jure aveuglément que je ne veux exister que pour lui et pour sa famille. Les lèvres humides, c'est à lui que je m'adresse et, ce faisant, au plus profond de moi-même réside l'espoir de me racheter par là [...] J'ouvre le livret [militaire] et je lis lentement : « Gérard Duval, typographe. »

J'inscris avec le crayon du mort l'adresse sur une enveloppe et puis, soudain, je m'empresse de remettre le tout dans sa veste.

J'ai tué le typographe Gérard Duval. Il faut que je devienne typographe, pensé-je tout bouleversé, que je devienne typographe, typographe...

IV. RÉVOLTES

« Arrêtez les guerres ! Est-ce possible ! Arrêtez les guerres ! La plaie du monde est inguérissable ! »

(Henri Barbusse, *Le Feu*)

Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*, 1929

« Je ne le vis pas fusiller, mais j'entendis les détonations. »

Frédéric Henry, jeune Américain engagé volontaire comme ambulancier dans l'armée italienne, s'éprend d'une infirmière, Catherine, et finira par désertier pour vivre leur amour – un amour qui s'achèvera tragiquement par la mort de la jeune femme en couches. Ce roman, au style dépouillé, mélange de manière parfaitement équilibrée les thèmes opposés que sont l'amour et la guerre. Ce n'est toutefois pas un roman « à l'eau de rose » car l'action y remplace la psychologie. La thèse sous-jacente est que l'individu ne peut pas être vainqueur, que la société se venge toujours de ceux qui cherchent à échapper à sa tyrannie et qu'il n'y a aucun moyen de la contourner. Dans cet extrait, le héros et d'autres soldats se font arrêter par la police des armées alors qu'ils battent en retraite. Ils risquent le peloton d'exécution pour désertion. J'ai choisi cet extrait car c'est un moment clé de l'histoire, un moment dramatique et plein de suspense, où le destin du personnage bascule : il ne retournera plus jamais à la guerre et dira « adieu aux armes ». Ce passage nous démontre aussi que la « justice » de guerre, expéditive, n'est qu'une forme particulièrement cruelle et absurde de la raison d'Etat. (Natacha)

Deux carabiniers conduisirent le lieutenant colonel sur le bord du fleuve. Il s'éloigna sous la pluie, vieillard nu-tête, escorté de deux carabiniers. Je ne le vis pas fusiller, mais j'entendis les détonations. Ils en interrogeaient un autre. C'était également un officier qui s'était trouvé séparé de ses troupes. On ne lui permit même pas de s'expliquer. Il se mit à pleurer à la lecture de l'arrêt écrit sur le bloc-notes. Quand on le fusilla, ils en interrogeaient déjà un autre. Ils affectaient d'être très absorbés par leurs interrogatoires pendant qu'ils fusillaient celui qu'ils venaient de condamner. Cela rendait impossible toute intervention de leur part. Je me demandai si je devais attendre mon tour d'être questionné ou si je ne ferais pas mieux de tenter quelque chose tout de suite. Ils me prenaient évidemment pour un Allemand en uniforme italien. Je voyais comment leurs cerveaux fonctionnaient, en admettant qu'ils eussent des cerveaux qui fonctionnassent. Ils étaient jeunes, et ils travaillaient pour le salut de leur patrie. On reformait la deuxième armée derrière le Tagliamento.

Ils exécutaient tous les officiers supérieurs qui avaient été séparés de leurs troupes. Ils s'occupaient aussi, sommairement, des agitateurs allemands en uniforme italien. Ils portaient des casques d'acier. Nous n'étions que deux à porter des casques d'acier. Quelques carabiniers en portaient aussi. Les autres carabiniers portaient le grand chapeau. Nous les appelions « avions ». Nous attendions sous la pluie et, les uns et les autres, nous étions interrogés et fusillés. Jusqu'alors ils avaient exécuté tous ceux qu'ils avaient interrogés. Les juges avaient ce beau détachement, cette dévotion à la stricte justice des hommes qui dispensent la mort sans y être eux-mêmes exposés. Ils étaient en train de questionner un colonel d'infanterie de ligne. Trois autres officiers venaient de grossir notre groupe. Où était son régiment ? Je regardai les carabiniers. Ils examinaient les nouveaux venus. Les autres regardaient le colonel. Je me courbai, bousculai deux hommes et, tête baissée, je m'élançai vers le fleuve.

Trumbo Dalton, *Johnny s'en va-t-en guerre*, 1939

« Il n'y a rien de noble dans le fait de mourir... »

Ce roman est dur et triste (âmes sensibles s'abstenir !) : le héros, Joe, blessé à la guerre, se retrouve du jour au lendemain amputé des bras et des jambes, sourd et aveugle. Coupé du monde, il se souvient de son passé par flash-back. Il essaie malgré tout de reprendre goût à la vie, et espère qu'il sera accepté tel qu'il est. Ce roman n'évoque guère les champs de bataille, la plus grande partie de l'histoire se déroulant dans l'hôpital où Joe est soigné. Mais il traite des conséquences atroces de la guerre - des dégâts physiques et psychologiques, des vies détruites... Dans ce passage qui est une ode à la vie, l'auteur, par la voix de Joe, délivre un vibrant message pacifiste. (Dounia)

Il n'y a rien de noble dans le fait de mourir. Même pas si vous mourez d'honneur. Même pas si vous mourez en héros, si vous êtes le plus grand héros que la terre ait porté. Même pas si vous êtes célèbre au point de rendre votre nom inoubliable et qui donc atteint pareille célébrité ? La chose qui a le plus d'importance c'est votre vie mes petits gars. Mort vous n'êtes bons à rien, sinon à servir de sujet aux discours. Ne les laissez plus vous duper. Ne leur prêtez pas d'attention quand ils vous taperont sur l'épaule en disant venez nous allons nous battre pour la liberté ou quel que soit le mot qu'ils emploieront car il y a toujours un mot. Dites tout simplement désolé monsieur je n'ai pas le temps de mourir je suis trop occupé et puis tournez les talons et courez comme le diable. S'ils vous traitent de lâche, n'y prêtez pas attention car votre rôle consiste à vivre et non à mourir. S'ils vous parlent de mourir pour des principes qui sont supérieurs à la vie, répondez non monsieur vous êtes un menteur. Rien n'est supérieur à la vie. Qu'y a-t-il de noble à être enseveli dans la terre et à se décomposer? Qu'y a-t-il de noble à être aveugle et sourd et muet? Qu'y a-t-il de noble à être mort? Quand on est mort monsieur tout est terminé. C'est la fin. On est moins qu'un chien moins qu'un rat moins qu'une abeille ou une fourmi moins qu'un vermisseau qui rampe sur un tas de fumier. On est mort monsieur et on est mort pour rien. On est mort monsieur. Mort.

Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

« Je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... »

Rendu fou par la guerre, blessé, hospitalisé, Bardamu (voir p. 13) explique à sa compagne Lola, Américaine à la fibre patriotique, pourquoi il revendique la lâcheté comme une valeur. (F. Capel)

- Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous êtes répugnant comme un rat...

- Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi... Je ne pleurniche pas dessus moi... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir.

- Mais c'est impossible de refuser la guerre, Ferdinand ! Il n'y a que les fous et les lâches qui refusent la guerre quand leur Patrie est en danger...

- Alors vivent les fous et les lâches ! Ou plutôt survivent les fous et les lâches ! Vous souvenez-vous d'un seul nom par exemple, Lola, d'un de ces soldats tués pendant la guerre de Cent ans ? ... Avez-vous jamais cherché à en connaître un seul de ces noms ? ... Non, n'est-ce pas ? ... Vous n'avez jamais cherché ? Ils vous sont aussi anonymes, indifférents et plus inconnus que le dernier atome de ce presse-papiers devant nous, que votre crotte du matin ... Voyez donc bien qu'ils sont morts pour rien, Lola ! Pour absolument rien du tout, ces crétins ! Je vous l'affirme ! La preuve est faite ! Il n'y a que la vie qui compte. Dans dix mille ans d'ici, je vous fais le pari que cette guerre, si remarquable qu'elle nous paraisse à présent, sera complètement oubliée... A peine si une douzaine d'érudits se chamailleront encore par-ci, par-là, à son occasion et à propos des dates des principales hécatombes dont elle fut illustrée... C'est tout ce que les hommes ont réussi jusqu'ici à trouver de mémorable au sujet les uns des autres à quelques siècles, à quelques années et même à quelques heures de distance... Je ne crois pas à l'avenir, Lola...

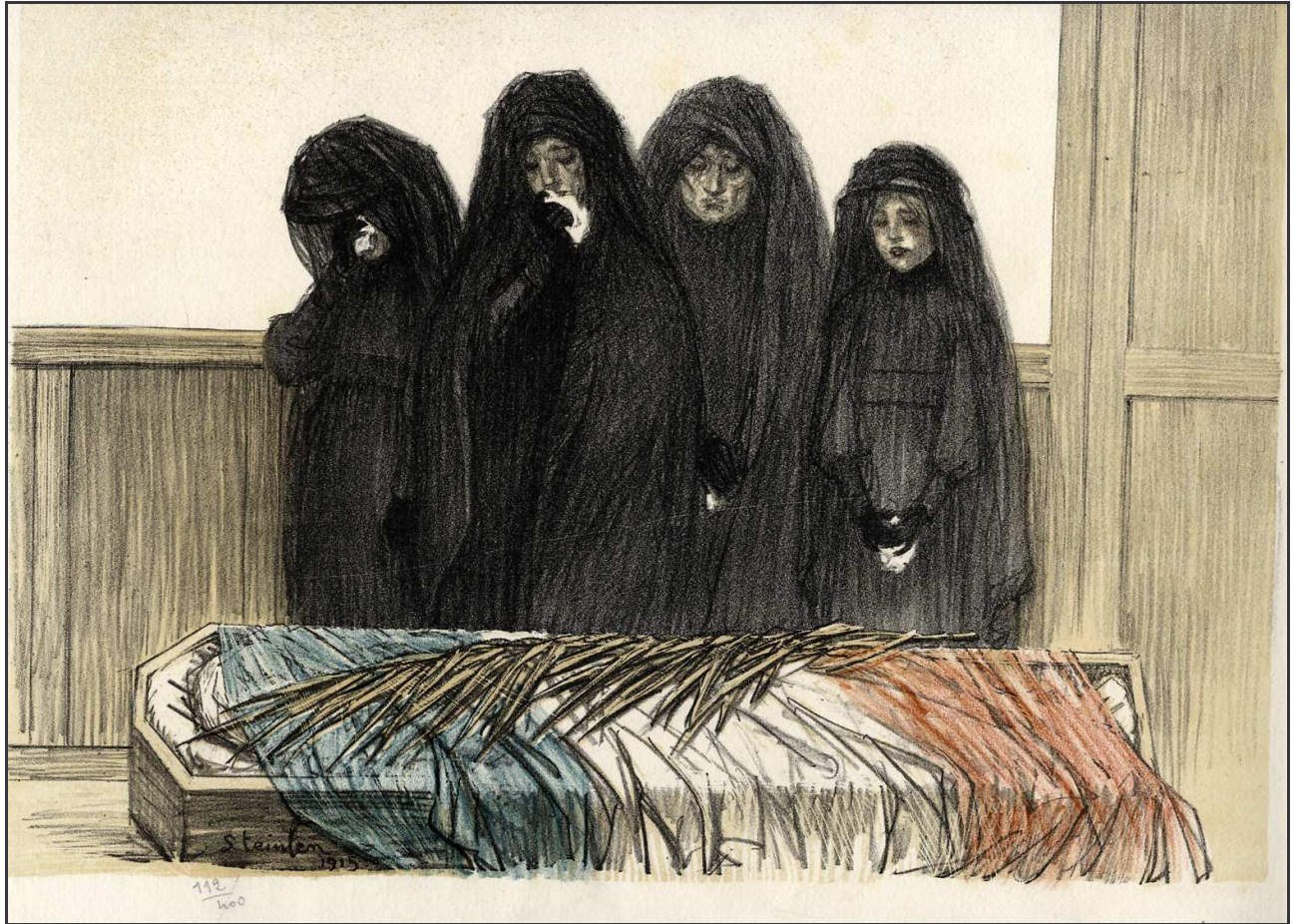
Roger VerceI, *Capitaine Conan*, 1934

« Cachez-vous aussi, avec vos gueules et vos souvenirs d'assassins ! »

L'histoire commence dans les Balkans, au bord du Danube. L'armistice vient d'être déclaré, et les soldats français fêtent la victoire dans les villes roumaines. Mais certains d'entre eux sont traduits en conseil de guerre, accusés d'avoir commis des exactions (vols, viols et trafics). Le jeune lieutenant Norbert, le narrateur, devient avocat, et les défend du mieux qu'il peut. Il s'opposera au capitaine Conan, leur chef, incarnation du guerrier intraitable. Ce roman apporte un témoignage original sur les difficultés rencontrées par les poilus pour le retour à la vie civile. En effet, comment des hommes, habitués aux combats et à la violence, trouveront-ils leur place dans un monde ne rêvant que de paix ? Privés d'action et de danger, rendus amorphes, les soldats sont mal vus par les civils, car ils leur rappellent l'horreur de la guerre. A cela s'ajoutent les dizaines de « Gueules cassées » et de traumatisés qui hantent les hôpitaux et qui n'auront aucune chance de retrouver une vie normale. Le roman pose aussi le problème de la morale dans la guerre : la guerre finie, des "actes héroïques" se transforment en "actes de barbarie". Du moment que les poilus français tuaient le plus d'ennemis possible, les dirigeants fermaient les yeux sur les moyens employés. A la fin du conflit, ces mêmes dirigeants estimèrent qu'il fallait de nouveau civiliser ces anciens soldats, et punirent ce qui étaient à présent à leurs yeux des "crimes de guerre". Les concepts mêmes de liberté et de justice deviennent flous, sont remis en cause. C'est ce que dénonce le capitaine Conan dans cet extrait. A ses yeux, la paix est « une belle dégueulasserie ». (Diane)

- Comprendre ? Tu crois que parce que je gueule, je ne comprends pas ? Il y a longtemps que j'ai compris qu'ils avaient honte de nous, qu'ils ne savaient plus où nous cacher ! Moi et mes gars, on l'a faite, la guerre, on l'a gagnée ! C'est nous ! Moi et ma poignée de types, on a fait trembler des armées, t'entends, des armées qui nous voyaient partout, qui ne pensaient plus qu'à nous, qui n'avaient peur que de nous dès que s'allumait la première fusée !... Tuer un type, tout le monde pouvait le faire, mais, en le tuant, loger la peur dans le crâne de dix mille autres, ça c'était notre boulot ! Pour ça, fallait y aller au couteau comprends-tu ? C'est le couteau qui a gagné la guerre, pas le canon ! Un poilu qui tiendrait contre un train blindé lâchera à la seule idée que des types s'amènent avec un lingue... On est peut-être trois mille, pas plus, à s'en être servi, sur tous les fronts. C'est ces trois mille-là les vainqueurs, les vrais ! Les autres n'avaient qu'à ramasser, derrière !... Et maintenant, ces salauds qui nous les ont distribués, larges comme ça, nos couteaux de nettoyeurs, nous crient : « Cachez ça ! Ce n'est pas une arme française, la belle épée nickelée de nos pères !... Et puis, cachez vos mains avec, vos sales mains qui ont barboté dans le sang, alors que nous, on avait des gants pour pointer nos télémètres ! ... Et pendant que vous y êtes, cachez-vous aussi, avec vos gueules et vos souvenirs d'assassins ! On ne va pas vous montrer, voyons ! Regardez le bourreau s'il se tient peinard ! Faites-en autant ou gare ! »

V. À L'ARRIÈRE



Th. A. Steinlen, *La gloire*, lithographie, 1915, musée de l'Histoire vivante, Montreuil

« Alors les femmes restèrent seules. Sur le versant silencieux de la guerre : non pas sous l'orage d'acier mais dans le ruissellement des pleurs... »

(Alice Ferney, *Dans la guerre*)

« Le ridicule de notre massacre m'apparaissait, clinquant, à chaque pas que je faisais en ville. Une roublardise immense s'étalait partout. »

(L-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit*)

Jean Giono, *Le grand troupeau*, 1931

« Alors, comme ça, on a coupé le bras du Joseph ! »

A la ferme, Julia et son beau-père Jérôme (voir p. 21) viennent de recevoir une terrible nouvelle de leur mari et fils, Jules, parti au front... (F. Capel)

Où se cacher, où se cacher ? Elle court et tout est contre elle ; son pied ne connaît plus l'aire, ni le pavé des cours, ni cet abord de la fontaine, ni ce bout de pré, ni rien. Tout se met à la traverse ; elle trébuche sur les pierres et sa jupe s'enroule dans ses jambes. Où se cacher ?

Non, on ne peut pas supporter ce vieux Jérôme qui pleure en regardant ses mains, tout ce visage de terre avec ses grands sillons de vieillesse et des anciennes douleurs, tout ce visage de terre avec ce lichen des vieillards, et tout çamouillé avec de grosses larmes blanches. Ces lèvres qui tremblent, ce menton tombé et qui ne peut plus remonter pour fermer en dedans la salive et les pleurs, et ce gémissement d'homme fini. Et puis, si ça n'était que ça ! Mais il est là et, en pleurant, il regarde sa grosse main droite toute déformée.

Non. Elle s'était cachée la tête dans son tablier et elle pleurait là aussi, mais d'un coup ça n'a plus été possible. Partir, non ! Se cacher, s'en aller dans quelque coin, comme une bête, se rouler par terre, se faire petite dans un trou de terre et rester là. Rester là entassée : viande, larmes, douleur et tout...

Julia pousse la porte de l'étable. Le vieux cheval tourne la tête. Ce n'est pas son heure d'herbage. Il regarde la femme.

- Pousse-toi, dit Julia.

Elle se glisse contre le cheval ; elle va au fond, sous la mangeoire ; elle se couche là, dans la paille, dans le chaud, dans l'humain de cette ombre, de cette odeur, de cette chaleur ; il y a le petit cli-clic de la chaîne et le sabot qui tape doucement dans la paille ; là, près du vieux cheval.

- Alors, comme ça, on a coupé le bras du Joseph !

Marc Dugain, *La Chambre des officiers*, 1998

« Aucune musique autre que celle de la douleur... »

Adrien voit sa vie changer lorsqu'on lui apprend qu'il doit défendre sa patrie. Du haut de ses 22 ans, le petit provincial s'engage dans les rangs français. Mais à peine commencée, la guerre est déjà finie pour lui : il la passera dans un hôpital parisien, le Val de Grâce, où sont soignées toutes les « Gueules cassées » (les blessés défigurés par des balles ou des éclats d'obus). Ce roman n'évoque pas les combats dans les tranchées mais un combat moral, dans lequel il s'agit d'affronter le regard des autres, et subir, parfois, le rejet de ceux qu'on aime ... Dans ce passage, Adrien nous rappelle que chacun des blessés souffre dans sa chair comme dans son âme et tente de se reconstruire. Il adopte un ton solennel qui émeut le lecteur. (Marine et Jessica)

J'ai été le premier à occuper cette chambre. En treize mois, j'ai vu défiler de nombreux camarades. Certains nous ont quittés sans plus de bruit qu'ils n'en avaient fait pour venir. D'autres, réparés tant bien que mal, ont rejoint leur famille. Tous nous ont encouragés et ont promis de nous écrire pour nous dire ce qui avait changé dehors, et tous l'ont fait. Pendant un an, nous sommes restés dans cette chambre sans nous en éloigner autrement que pour parcourir le couloir circulaire à petites enjambées timides. Aucune musique autre que celle de la douleur n'est parvenue jusqu'à nos oreilles. Nous avons ingurgité sept cent quatre-vingt-cinq bols de soupe mélangée à de la viande hachée, et seul l'éther a pu réveiller notre résigné. Nous nous sommes parlés le langage du poisson-mouche. Nous avons croisé quantité de jeunes et jolies femmes qui n'ont connu de nous que nos poses sur le bassin, l'odeur fétide exhalée par les blessures de l'intérieur, les expressions simiesques de nos traits déformés, de ces visages qui rient, déchirés par l'acier, au paroxysme de la souffrance. Certains s'en sont pris à Dieu de les avoir élus pour témoigner de cette destruction de l'identité, d'autres s'en sont remis à lui pour renflouer leur âme naufragée. Nous avons tous maudit l'Allemand et tous nous avons été convaincus de notre utilité.

Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916

« J'sais bien qu'des mecs de l'arrière, il en faut... »

De retour d'un séjour à l'arrière en convalescence, le poilu Volpatte (voir pp. 6 et 15) crie sa « grande colère » : il a découvert un monde d'« embusqués », loin des souffrances quotidiennes du front. En transcrivant le langage populaire dans la bouche de son personnage, Henri Barbusse entend donner un gage d'authenticité à son récit. Pour exprimer une réalité indicible, il fallait un langage nouveau : Céline s'en souviendra dans son Voyage au bout de la nuit... (F. Capel)

- J'suis pas maboul tout à fait, et j'sais bien qu'des mecs de l'arrière, l'en faut. Qu'on aye besoin d'traîne-pattes, j'veux bien... Mais y en a trop, et ces trop-là, c'est toujours les mêmes, et pas les bons, voilà !

Soulagé par cette déclaration qui mettait un peu de lumière à travers le sombre méli-mélo des colères qu'il rapportait parmi nous, Volpatte parla par bribes, à travers les nappes acharnées de pluie :

- Dès le premier patelin où on m'a expédié à petite vitesse, j'en ai vu des chiées, des chiées, et i's ont commencé à m'faire une mauvaise impression sur moi. Toutes sortes de services, de sous-services, de directions, de centres, de bureaux, de groupes. Pendant les premiers temps, quand t'es là-dedans, autant de bonhommes tu rencontres, autant d'services différents qui se ressemblent pas comme noms. C'est à en devenir r'tourné. Mon vieux, celui qui a inventé les noms de tous ces services, il avait une rude tête !

Alors, tu veux pas qu'j'en soye indigestionné ? J'en ai plein mes mirettes et malgré moi, quand j'fais à moitié aut'chose, j'en rêve à moitié !

Ah ! Mon vieux, ruminait notre camarade, tous ces mecs qui baguenaudent et qui papelardent là-dedans, astiqués, avec des kébrocs et les paletots d'officiers, des bottines – qui marquent mal, quoi – et qui mangent du fin, s'mettent, quand ça veut, un cintième de casse-pattes dans l'cornet, s'lavent plutôt deux fois qu'une, vont à la messe, n'défument pas et l'soir s'empaillent dans la plume en lisant sur le journal. Et ça dira, après :

« J'suis t'été à la guerre. »

Un point avait surtout frappé Volpatte et ressortait de sa vision confuse et passionnée :

- Tous ces poilus-là, ça n'emporte pas son couvert et son quart, pour manger sur le pouce. I' leur faut ses aises. I's préfèr't mieux aller s'installer chez une mouquère de l'endroit, à une table exprès pour eux, pour chiquer la légume, et la rombière leur carre dans son buffet leur vaisselle, leurs boîtes de conserves et tout leur bordel pour le bec, enfin, les avantages de la richesse et de la paix dans ce sacré nom de Dieu d'arrière !

VI. MÉMOIRES ET TRACES

« Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque. »

(Jean Giono)

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919

« Et tous les morts mourront pour la deuxième fois... »

Les dernières pages des Croix de bois (voir p. 16) éclairent le titre du roman : l'auteur rend un ultime hommage aux disparus de la guerre, condamnés à l'oubli. Implicitement, Dorgelès révèle le but de l'écriture du témoignage dresser aux poilus un mémorial immatériel, mais ô combien plus durable que « les croix de bois » des cimetières...(F. Capel)

On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.

Non, votre martyr n'est pas fini, mes camarades, et le fer vous blessera encore, quand la bêche du paysan fouillera votre tombe.

Les maisons renaîtront sous leurs toits rouges, les ruines redeviendront des villes et les tranchées des champs, les soldats victorieux et las rentreront chez eux. Mais Vous ne rentrerez jamais.

C'était le bon temps.

Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. Croix de 1914, ornées de drapeaux d'enfants qui ressembliez à des escadres en fête, croix coiffées de képis, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois, dont la rigide armée suivait la nôtre, progressant avec nous de tranchée en tranchée, croix que l' Aisne grossie entraînait loin du canon, et vous, croix fraternelles de l'arrière, qui vous donniez, cachées dans le taillis, des airs verdoyants de charmille, pour rassurer ceux qui partaient. Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ?

Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœurs où vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.

Certains soirs comme celui-ci, quand, las d'avoir écrit, je laisse tomber ma tête dans mes deux mains, je vous sens tous présents, mes camarades. Vous vous êtes tous levés de vos tombes précaires, vous m'entourez, et, dans une étrange confusion, je ne distingue plus ceux que j'ai connus là-bas et ceux que j'ai créés pour en faire les humbles héros d'un livre. Ceux-ci ont pris les souffrances des autres, comme pour les soulager, ils ont pris leur visage, leurs voix, et ils se ressemblent si bien, avec leurs douleurs mêlées, que mes souvenirs s'égarent et que parfois, je cherche dans mon cœur désolé, à reconnaître un camarade disparu, qu'une ombre toute semblable m'a caché.

Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*, 1990

«... ce trait final qui clôt l'attente, cette porte qui se referme... »

Plus que l'horreur des tranchées, qui n'est évoquée que dans les toutes dernières pages, Les Champs d'honneur (voir p. 19) dépeint le vide et la souffrance créés par ce traumatisme collectif. Les espoirs et la peine de Mathilde, la fiancée de Joseph qui attend pendant dix ans la confirmation de sa mort, illustrent bien cet aspect. En ce sens, cet extrait est à l'image de la totalité du récit Des Champs d'honneur. Mathilde incarne toutes les veuves de la Grande Guerre, ce qui confère une portée universelle à cet extrait. (Zoé)

La lettre de Commercy mit dix ans à venir jusqu'à nous. Elle marqua pour Mathilde la fin de sa jeunesse, ce moment d'abdication où, si l'on s'autorise encore à rêver, c'est en s'interdisant désormais d'imaginer que la rêverie débouche un jour sur le réel. Dès la formule de condoléances, on comprend que rien de ce qu'on espère vraiment n'arrive jamais, qu'il n'y a pas de miracle, pas d'histoire de Polonaise aux grands yeux mettant le grappin sur un galant petit Français, pas d'amnésie provisoire, mais qu'Emile est bien mort. Simplement, son camarade signale l'avoir enterré de façon sommaire au pied d'un eucalyptus, où il saurait le retrouver si la famille se montrait désireuse de ramener le corps parmi les siens - ce qui avait été, semble-t-il, le désir du mourant et la raison de cet escamotage, pour éviter une inhumation collective ou la lente décomposition sur le champ de bataille. Mais il y a déjà plusieurs lignes que la vue de Mathilde se brouille, et sur un clignement de paupières une ribambelle de larmes s'affale sur le papier. Ce n'est pas tant la confirmation de cette mort qu'elle a de toute façon apprise il y a douze ans maintenant, mais ce trait final qui clôt l'attente, cette porte qui se referme.

Alice Ferney, *Dans le Guerre*, 2003

« Nous serons toujours des êtres d'après cette barbarie... »

Dans la guerre, d'Alice Ferney, raconte le quotidien de deux époux séparés par la guerre, Jules et Félicité. Le dernier chapitre, intitulé « Armistice », décrit ce jour du 11 novembre 1918, qui est censé être un jour heureux et mémorable, mais qui fut surtout le début d'une longue période de deuil. L'extrait montre aussi que cette guerre ne servira pas forcément de leçon, qu'elle finira par être oubliée, et que les hommes se rendront à nouveau coupables des mêmes horreurs. (Justine)

Le mot « armistice » est le plus beau du monde, pensait Félicité. Mais une ombre étreignait son cœur généreux : comment partager la joie des autres quand ce jour de paix ne ramènera aucun soldat dans votre maison ? Jules était mort. Petit-Louis était mort. Il ne fallait pas l'oublier. Est-ce que les enfants n'allaient pas justement se mettre à réclamer leur père ? Cette possibilité l'inquiétait. Pauvres petits ! Elle n'attendait personne. On prévenait déjà que la démobilisation serait lente, qu'il faudrait être patient, que beaucoup de soldats étaient blessés... Félicité se désolait qu'aucune de ces exhortations ne la concernât. Patiente ! A la place des chanceuses, comme elle l'aurait été, croyait-elle. Les cloches sonnaient. On criait partout. Ils criaient parce que c'était fini comme ils avaient crié parce que ça commençait, remarquait Félicité. Il fallait de la bonté pour se réjouir avec la foule. Elle l'écrivait à Brêle qui, en Espagne, commençait à revivre. Son cœur là-bas recollait ses fragments, nourrissant une fringale de beauté avec le visage de Félicité. Quel prénom elle avait là ! pensait-il, plongé dans la belle eau de l'amour naissant. La vie et la mort se nouaient en une embrassade funeste au creux de lui-même. Une ouverture lumineuse s'était faite dans le sombre de la guerre, mais la mémoire ne s'effaçait pas devant l'avenir. *Nous serons toujours des êtres d'après cette barbarie*, écrivait Brêle, *et vous verrez, bientôt on ne saura même plus pourquoi l'on s'est battus. D'ailleurs ça fait bien longtemps que personne ne le sait plus. On découvrira que tout ça n'a servi à rien.*

Claude Duneton, *Le Monument*, 2004

« J'ai été secoué par l'écho des obus dans le corps de mon père ... »

Le « roman vrai » de Claude Duneton, mené à la manière d'une minutieuse enquête, est écrit contre l'oubli : l'auteur ressuscite les vingt-sept noms de soldats gravés sur le monument aux morts de son village natal en Corrèze, Lagleygeolle. Dans les premières pages du livre, Duneton rend hommage à son père, ancien poilu, dont les récits de guerre ont marqué son enfance. (F. Capel)

A l'époque où il me racontait ces choses, à moi son enfant – « Tu ne peux pas comprendre ! » - ses souvenirs se trouvaient encore tout frais. Pour moi, ça paraissait, comme ça, au déluge – figurez-vous Ulysse au coin du feu, pelant des châtaignes !... Mais au fond cela faisait quoi, Verdun, en vrai ? Le Chemin des Dames ? – Vingt-deux, vingt-cinq ans... C'est rien ! Pour la France, à l'heure actuelle, ça serait...avant-hier ! Alors mon père, la mort toute proche lui revenait forcément, en direct, sous la forme de cauchemars effroyables qui le faisaient hurler dans son sommeil. (...)

J'ai été secoué par l'écho des obus dans le corps de mon père – il m'a transmis ces sortes de gênes de l'éclatement. Je me suis trouvé bombardé en relais, de seconde main – mais tout de même, j'ai connu la peur des balles, des marmites qui creusent la terre toutes ensemble en soulevant des gerbes de boue hautes comme des vagues de la mer en furie. Et après ça, si des hommes étaient encore debout, ce ne pouvait être que par une très spéciale protection divine – ou diabolique ! Beaucoup appelaient leur mère, une fois le ventre ouvert – et c'est vrai qu'elle n'était pas loin, pour quelques-uns, leur petite enfance. Tous ces jeunes gars, boyaux coulant sur la capote grise, ils avaient de la force, le poumon puissant : « Maman ! ». Ça leur montait profond de la tripe aux derniers spasmes. Ça s'effiloçait vers les ciels de là-bas, vides, dans l'odeur de la poudre brûlée.

Et alors pour mon père tout ça datait de peu – quelques années qui avaient filé comme des semaines. Des fois, il en pleurait - ça lui venait aux yeux, un léger bain de larmes, comme un renvoi de pourriture fraîche. En somme, j'ai connu le cri des poilus, moi qui suis né dix-sept ans après l'Armistice – même seize ans et demi. C'est quoi seize ans d'ici ? Qui donc était Premier ministre ?... Mais comme disait François Villon, qui se souvient des premiers ministres ? (...)

Les gens sont morts et le monde a tourné très fort, très vite... La guerre mondiale numéro 1 est devenue aussi lointaine que les campagnes de Napoléon Ier – un autre grand pourvoyeur de squelettes. A part des gares de chemin de fer de chaque côté de l'eau, Austerlitz et Waterloo sont des mots du même ordre ancien que Verdun, Douaumont, le Chemin des Dames. Tout se rejoint dans le gouffre des douleurs passées, des atrocités superflues. Le monde s'est transformé si totalement qu'il ne reste rien des temps relativement immobiles qu'ils laissaient derrière eux, ces combattants de l'inutile.

Il reste les prés, la rondeur des collines... Les croix de pierre devant lesquelles ils se signaient en passant, dans leur prime jeunesse – et que l'on ne regarde plus. (...) Nos croix ont des taches brunes et des taches claires comme la peau des vieillards. Elles se dressent, sèches et nues devant les champs, en sentinelles des civilisations mortes.

BIBLIOGRAPHIE

(Ordonnée chronologiquement)

- Le Feu*, Henri Barbusse, 1916, rééd. Gallimard, 2007.
- Les Croix de bois*, Roland Dorgelès, 1919, rééd. Gallimard, 2008.
- Ceux de 14*, (cinq récits 1918-1921) Maurice Genevoix, 1950, rééd. Seuil, 2008.
- Clavel soldat / Clavel chez les majors*, Léon Werth, 1919.
- Orages d'acier, journal de guerre*, Ernst Jünger, 1920, rééd. Le livre de Poche, 2007.
- L'Equipage*, Joseph Kessel, 1923.
- A l'ouest rien de nouveau*, E.M. Remarque, 1929, rééd. Le Livre de Poche, 2007.
- L'adieu aux armes*, Ernest Hemingway, 1929.
- La Peur*, Gabriel Chevallier, 1930, rééd. Le Dilettante, 2008.
- Le grand troupeau*, Jean Giono, 1931.
- Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline, 1932.
- Capitaine Conan*, Roger Verceel, 1934.
- "L'été 14", in *Les Thibault*, Roger Martin du Gard, 1936.
- "Prélude à Verdun / Verdun", in *Les Hommes de bonne volonté*, Jules Romains (1932-1946).
- La Main coupée*, Blaise Cendrars, 1946.
- "Août 1914", in *La Roue rouge*, Alexandre Soljenitsyne, 1983.
- Le der des ders*, Didier Daeninckx, 1984, Gallimard, rééd. 1999.
- L'acacia*, Claude Simon, 1989.
- Les champs d'honneur*, Jean Rouaud, 1990, rééd. Minuit, 1996.
- Un long dimanche de fiançailles*, Sébastien Japrisot, 1991.
- La chambre des officiers*, Marc Dugain, 1998.
- Derrière la colline*, Xavier Hanotte, 2000.
- Cris*, Laurent Gaudé, 2001.
- Dans la guerre*, Alice Ferney, 2003.
- Le monument. Roman vrai*, Claude Duneton, 2004, rééd. Seuil "Points", 2005.
- Enfants de la patrie* (saga en quatre tomes), Pierre Miquel (2002-2007).
- Anthologie : *Les Grands romans de 14-18*, Omnibus, 2006.

BIOGRAPHIES DES AUTEURS CITÉS

(Ordonnées selon la date de parution des ouvrages précédemment cités)

Henri Barbusse (1873-1935) : Au début des hostilités de la Première Guerre mondiale, cet employé quadragénaire, déjà poète et romancier, s'engage comme volontaire dans l'armée française. Tout d'abord fantassin, puis brancardier, il est rapidement horrifié par les conditions de vie des soldats et la vacuité du conflit. En 1916, malade, évacué à l'hôpital, il écrit *Le Feu*, roman engagé décrivant l'horreur des combats et la vie d'une escouade qui provoque une vive réaction. Promu au prix Goncourt, Henri Barbusse ne cesse de s'engager en faveur de la paix dans le monde et fonde le groupe Clarté. Admirateur de la Révolution russe, il adhère au Parti communiste en 1923, séjourne en Russie et rédige une biographie de Staline. Romancier naturaliste, attaché à la condition populaire, il est mort à Moscou et est enterré au Père-Lachaise à Paris.

Roland Dorgelès (1886-1973) : De son vrai nom Laurent Lecavelé, Roland Dorgelès est né à Amiens en 1886. Après un bref passage à l'École des beaux-arts de Paris, il devient journaliste et mène une vie de bohème, jusqu'à la guerre, qu'il fait, dès 1914, comme engagé volontaire dans l'infanterie. C'est son livre *Les Croix de bois* qui lui vaut en 1919 à la fois la gloire et le prix Femina. Il devient alors élu à l'Académie Goncourt en 1929, et accède à la présidence du jury en 1955. *Les Croix de Bois* fut son plus grand succès, par la suite il écrivit d'autres romans sur la guerre, l'après-guerre et ses voyages. Il est mort le 18 Mars 1973 à Paris.

Maurice Genevoix (1890-1980) : Maurice Genevoix est né à Decize dans la Nièvre. Après avoir passé son enfance aux confins de la Sologne, il entreprend des études universitaires à l'École normale supérieure qui sont interrompues par la guerre de 14. Blessé en 1915, il est réformé. Les thèmes privilégiés de son œuvre sont la chasse, le monde animal, la vie rurale. En 1925, il obtient le prix Goncourt avec *Rabotiot*. Lauréat du Grand Prix national des Lettres, membre de l'Académie française depuis 1946, Maurice Genevoix est mort en septembre 1980. *Ceux de 14*, ensemble de ses récits de guerre (5 livres), ont été publiés entre 1916 et 1923, puis dans un même recueil en 1949, aux éditions Flammarion.

Ernst Jünger (1895-1998) : Ce fils turbulent de pharmacien, engagé dans la Légion étrangère française à dix-sept ans, a 19 ans quand la Première Guerre mondiale éclate. Engagé volontaire, blessé quatorze fois, devenu officier, il reçoit la Croix pour le Mérite, la plus haute récompense militaire allemande. *Orages d'acier* est un récit autobiographique paru en 1920 et qui sera remanié plusieurs fois : Jünger a exécuté un travail de réécriture à partir de ses carnets de guerre. Il deviendra ensuite un journaliste et un intellectuel nationaliste (membre de la « révolution conservatrice » sous la République de Weimar), mais il s'opposera au nazisme.

Joseph Kessel (1898-1979) : Il est né en Argentine en 1898 et a émigré en France avec ses parents dès son enfance. Il fut d'abord brancardier durant quelques mois en 1914, puis journaliste au service de politique étrangère du *Journal des Débats* en 1915. Il fit ensuite quelques apparitions dans le monde théâtral en 1916, mais à la fin de cette année là, décida de s'investir dans la guerre et il s'engagea volontaire dans l'aviation. Cette expérience l'inspira pour son roman *L'équipage*, publié en 1923. Par la suite, Joseph Kessel mena une carrière de grand reporter et de romancier, auteur de romans d'aventures exotiques comme *Le Lion*, *Les Cavaliers*, etc. Il entra dans la Résistance pendant l'Occupation, et on lui doit la chanson résistante "Le chant des partisans". Il mourut en 1979.

Erich Maria Remarque (1898-1970) : Incorporé en 1916 et envoyé au front à 19 ans comme son héros Paul Bäumer, E. M. Remarque est blessé aux mains, ce qui le fait renoncer à la carrière de musicien à laquelle il aspirait. Il exercera divers métiers (instituteur, journaliste), avant de publier en 1929 le roman pacifiste *À l'Ouest rien de nouveau*, qui le rend célèbre. Il est alors pris pour cible par les nazis qui l'accusent d'affaiblir le moral de la nation allemande. En 1933, ses livres sont d'ailleurs brûlés à Berlin et interdits dans les bibliothèques. Il quitte alors l'Europe pour New York, d'où il critique la nouvelle République de Weimar. Installé en Suisse en 1947, il continue de publier des romans (*L'Obélisque noir* ou *Un temps pour vivre, un temps pour mourir*). C'est à partir de 1963 que la presse allemande reconnaît l'importance de son œuvre.

Ernest Hemingway (1899-1961) : Né près de Chicago dans une famille aisée, autodidacte, Ernest Hemingway se lance dans le journalisme. En 1917, il s'engage en tant qu'ambulancier sur le front italien et est blessé. Pendant sa convalescence dans un hôpital de Milan, il s'éprend d'une jeune infirmière américaine, Agnes Von Kurowsky, qui lui inspirera le personnage de Catherine Barkley dans son roman *L'Adieu aux armes*. Puis il s'établit à Paris et rencontre la romancière Gertrude Stein. Sous son influence, il opte pour une écriture concise, dépouillée - le « style maigre » qui sera sa marque. Les violences vécues lors de la guerre parcourent son œuvre, comme autant de motifs obsessionnels. En 1936, il rejoint les forces républicaines pendant la guerre d'Espagne, puis migre vers Cuba. Il reçoit le prix Pulitzer pour *Le Vieil homme et la Mer* en 1952, puis le prix Nobel de littérature en 1954. Malade, physiquement diminué, il se suicide en 1961, suivant l'exemple de son père.

Jean Giono (1895-1970) : Issu d'une famille modeste d'origine italienne, né à Manosque en Provence, Jean Giono est employé de banque lorsque survient la Première Guerre mondiale. Profondément choqué par les combats au front, il devient l'une des principales figures du pacifisme dans les années 30. Dans ses premiers romans (*Colline, Regain, Un de Beaumugnes...*), Giono magnifie les paysages sauvages de la Provence, prône la révolte contre la ville, la société industrielle capitaliste et vante les valeurs rurales, l'union de l'homme et de la nature. D'abord extrêmement populaires chez les jeunes, ses idées susciteront hostilité et méfiance lors de la Libération, à cause de leur proximité avec celles du maréchal Pétain. Giono n'abandonne pourtant pas l'écriture, et produit certaines de ses œuvres les plus fortes - les plus pessimistes aussi - comme *Un Roi sans divertissement* (1947). Il s'intéresse aussi au cinéma.

Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) : Alors que la Première Guerre mondiale se prépare, le jeune Louis-Ferdinand Destouches devance l'appel et s'engage pour trois ans. Volontaire pour une mission risquée, il est touché par balle au bras droit : il est rapatrié au Val de Grâce à Paris, médaillé militaire et décoré de la Croix de guerre. Quinze ans plus tard, devenu médecin, il décide de donner sa propre vision du conflit, grotesque et sordide, dans son *Voyage au bout de la nuit*, qui obtient le Prix Renaudot en 1932. Grâce à une écriture proche du langage parlé et de l'argot, Céline restitue l'émotion vécue et bouleverse la littérature. Après l'édition de deux pamphlets antisémites *Bagatelles pour un massacre* (1937) et *L'École des cadavres* (1938), Céline est censuré et exclu de la vie littéraire. A la Libération, il est condamné en 1950 à l'indignité nationale pour ses accointances collaborationnistes. Il s'exile au Danemark et en Suède, avant d'être finalement amnistié. Il finit sa vie misérablement, en reclus dans son pavillon de Meudon, en région parisienne. Ses récits largement autobiographiques, d'une violence et d'une noirceur inouïes (*Mort à crédit, Rigodon...*), continuent de créer la polémique.

Roger Vercel (né Roger Cretin, 1894-1957) : La Première Guerre mondiale interrompt ses études de lettres. Au début de la guerre, en raison de sa mauvaise vue, il est brancardier sur les champs de bataille du Nord et de l'Est de la France. L'armée manque de gradés : il est incité à intégrer Saint-Cyr dont il sort officier. Il terminera la guerre sur le front d'Orient et ne sera démobilisé qu'un an après l'Armistice. Il rejoint alors Dinan où il est nommé en 1921 professeur de lettres. Ses

souvenirs de guerre inspirent quelques-uns de ses premiers livres (*Notre père Trajan, Conan, Léna*), mais c'est le monde maritime qui est au cœur de son œuvre. *Au Large de l'Eden* lui vaut le Prix du Comité Fémina France-Amérique en 1932. Il obtient le prix Goncourt en 1934 pour *Capitaine Conan*. Ce roman fut porté à l'écran par Bertrand Tavernier en 1996.

Blaise Cendrars (né Frédéric-Louis Sauser, 1887-1961) : Né en Suisse, il mène d'abord une vie d'aventurier avant d'écrire et de publier ses premiers poèmes en 1912-1913 (*Les Pâques à New York* ou *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*). Il participe dès le début à la guerre de 14-18 comme engagé volontaire : gravement blessé en 1915, il sera amputé du bras droit et apprend à écrire de la main gauche. Naturalisé français, il reprend l'écriture, mais lassé du milieu littéraire, il se tourne quelques années vers le cinéma puis voyage au Brésil en 1924. Son roman *L'Or*, publié en 1925, connaît un succès mondial et va faire de lui, durant les années 1920, un romancier de l'aventure. Devenu grand reporter, il ne reprend l'écriture qu'après la Seconde Guerre mondiale en rédigeant des récits autobiographiques (*L'Homme foudroyé, La Main Coupée, Bourlinguer*). Toute son œuvre est placée sous le signe du voyage, de l'aventure, de la découverte et de l'exaltation du monde moderne où l'imaginaire se mêle au réel de façon inextricable.

Jean Rouaud (né en 1952) : Il passe une enfance heureuse dans un village de Loire-Atlantique. La mort de son père alors qu'il était encore enfant le bouleverse profondément. Après avoir obtenu sa maîtrise de lettres, il écrit des articles pour le journal *Presse Océan* et vend des journaux dans un kiosque. Il publie son premier roman, *Les champs d'honneur*, en 1990, qui obtient d'emblée le prix Goncourt. Ce sera le premier volume d'une suite romanesque (*Des hommes illustres, Le monde à peu près, Pour vos cadeaux* et *Sur la scène comme au ciel*), dans laquelle Jean Rouaud s'attache à raconter son enfance et la vie des gens qui l'ont marqué.

Marc Dugain (né en 1957) : Après avoir vécu les sept premières années de sa vie au Sénégal, Marc Dugain revient en France avec ses parents. Il intègre quelque temps plus tard l'Institut d'études politiques de Grenoble, où il étudie les sciences politiques et la finance, avant de prendre la tête d'une compagnie d'aviation. Il signe son premier roman, *La Chambre des officiers*, en 1998, qui reçoit près de vingt prix littéraires et est adapté avec succès au cinéma. Au fil de ses romans, dont le récent *Une Exécution ordinaire* (2007), il se constitue un lectorat fidèle. Friand d'horizons lointains, Marc Dugain vit au Maroc depuis 2001.

Alice Ferney (née en 1967) : Alice Ferney s'est imposée sur la scène littéraire française dans les années 2000. Diplômée d'une école de commerce et docteur en économie, cette mère de famille partage son temps entre l'écriture et l'enseignement à l'université d'Orléans. Ses ouvrages, de facture souvent classique, interrogent la féminité, l'amour et les relations entre hommes et femmes, comme dans *La Conversation amoureuse* ou *Les Autres*. Même si elle aborde des thèmes plus graves avec *Le Ventre de la fée* et surtout *Dans la guerre*, Alice Ferney se distingue par son optimisme et son amour de la vie. La romancière, qui s'appelle en réalité Cécile Gavriloff, a choisi son nom de plume en hommage à Lewis Carrol (et son *Alice au pays des merveilles*) et à Voltaire (maître du domaine de Ferney).

Claude Duneton (né en 1935) : Claude Duneton est né en Corrèze, dans une famille modeste. Il a été instituteur, professeur d'anglais pendant vingt ans, et comédien, en France et en Angleterre. Historien autodidacte, linguiste et romancier (il est notamment l'auteur de *Petit Louis dit XIV, d'une Histoire de la chanson française* et d'un dictionnaire des expressions imagées, *La puce à l'oreille*), il est également chroniqueur au Figaro littéraire.

(Sources : Wikipédia, Evéne.)